

C'était sans appel, le déjeuner du dimanche devait être prêt à midi. La soupe, brûlante, fumer sur la table quand les douze coups sonnaient. Et ce n'était pas là le souhait de mon grand-père. Mon grand-père maternel, je veux dire, le grand-père Tauber. Tel que je l'ai connu, il se serait satisfait d'une soupe tiède servie à une heure, lui n'était pas à cheval sur ce genre de choses. Il mangeait d'ailleurs à peine. Prenait rarement la parole, et pour dire peu de mots. Au moment de se lever de table, il remerciait pour le déjeuner en inclinant la tête. Mais impossible de savoir qui il remerciait au juste. Les remerciements étaient selon toute vraisemblance dus à ma grand-mère, mais peut-être pensait-il à Dieu, au Dieu de je ne sais qui, je l'ignore à vrai dire. Il n'avait apparemment de goût pour aucune des vanités de ce monde. C'était un homme éthéré, maigre comme un clou, dont on voyait les côtes sous la peau de la cage thoracique. Quand il m'attirait à lui avec tact, quand il me lançait en l'air, allez vole, mon Péter, regardez comme il vole, pour me rattraper in extremis dans ma chute, hop, le petit oiseau est tombé, je me retrouvais tout contre son ossature décharnée ; je sens encore aujourd'hui les os de ses bras, de ses clavicules, de ses côtes saillantes contre moi.

Je ne m'explique en revanche toujours pas comment il pouvait évoquer avec une telle joie ce petit oiseau dans sa

chute. Les petits oiseaux ne tombent que quand les chasseurs les abattent ou que le froid de l'hiver leur gèle les pattes.

Mon grand-père maniait les sentiments avec une extrême réserve, je ne l'ai jamais vu s'emporter. Il se contentait à la rigueur de souligner d'un trait d'humour ceci ou cela. Quelque chose de menaçant, d'effrayant, couvait néanmoins sous son calme stoïque, ses filles le craignaient d'ailleurs, et moi encore davantage, bien que je ne puisse imaginer ce qu'il se serait passé une fois sa patience vraiment à bout. Son regard devenait orageux dès que quelqu'un le contrariait, le sang lui montait au visage, mais je ne l'ai jamais vu exploser. Il laissait au contraire, magnanime, ses paupières retomber sur sa colère, prêt à se retirer en lui-même et à fermer les yeux sur ce qui l'agitait intérieurement.

Mon envol durait plus longtemps que ma chute, il me semblait sans fin, ma respiration s'arrêtait ; ce devait être la raison pour laquelle je désirais tellement qu'il me fasse voler, je recherchais l'asphyxie, pour ne revenir à moi qu'à l'atterrissage, de retour entre ses bras osseux. Puis on recommençait. Il me faisait d'autres fois sauter sur ses genoux, et notre jeu, dont il tirait sans aucun doute lui aussi un plaisir fou, devait en même temps l'ennuyer terriblement. Il fallait que le cavalier se tienne bien d'aplomb sur la selle, mais le cheval ruait, le cheval s'ébrouait, le cheval regimbait, c'était la règle. Mon grand-père contrefaisait le hasard sur ses genoux, il imitait l'imprévisible, et comme je réagissais à tous les coups, du tac au tac, à ses simulations, comprenant parfaitement ce qu'il faisait et où il voulait en venir, il jouissait lui-même de ses effets et riait aux larmes.

Il riait sans bruit, il s'esclaffait en silence, la tête en arrière, la joie lui fendait la bouche. Cet enfant a de bons réflexes, dites donc. Je n'ai jamais vu personne rire muettement comme lui.

Ce jeu devait lui demander autant de discipline qu'à moi, bien que l'objet de cette discipline ne fût pas le même pour l'un et pour l'autre. Ce matin, alors que je reviens prudemment aux détails de cette scène pour la rejouer, la goûter et l'analyser, ouvrant ainsi par réaction en chaîne plusieurs séries de nouveaux détails reliés eux-mêmes à d'autres plus distants, je me dis que mon grand-père redoutait sans doute grandement le plaisir. Il y allait à reculons, il se faisait prier, je

devais jouer des coudes pour me glisser entre ses deux genoux et, une fois qu'il avait fini par se rendre, que j'avais rejoint le halo de chaleur de son corps, qu'il n'avait plus de résistance à opposer et me prenait enfin sur ses genoux, il lui fallait encore du temps pour s'échauffer, il était hésitant et ne s'abandonnait à la proximité qu'en s'efforçant de maintenir un contrôle scrupuleux. Aucun doute que la monotonie du jeu, son caractère mimétique, le rituel l'ennuyaient, chose que je peux fort bien comprendre aujourd'hui ; je devais quant à moi supporter les articulations anguleuses de ses genoux, l'arête de ses os. J'avais mal. Supporter la douleur pour accéder au plaisir. Moi aussi, l'imitation m'ennuie. Le faux-semblant n'est jamais loin, avec tout ce qu'il a d'approximatif. Le plaisir du jeu ne l'emportait pas moins sur la honte que m'inspirait la mimésis.

S'y ajoutait le plaisir d'endurer. Le plaisir du souffle coupé, avant-goût de l'asphyxie, le rire muet de mon grand-père.

Il riait en aspirant l'air, mais d'un rire asphyxié, ce que son asthme prononcé expliquait sans doute. Son souffle s'accélérait au moindre effort, sa respiration sifflait, phénomène que les spécialistes appellent dyspnée. Ces derniers considèrent l'asthme comme la maladie du déni, du renoncement, de la négation de soi. Marcel Proust aussi souffrait d'asthme, mais à l'époque, on n'établissait pas de lien entre les dimensions bronchique, neurale et allergique de la maladie. Or, si Proust et mon grand-père souffraient de la même maladie, saurons-nous jamais à quoi ressemble un homme qui ne serait pas enclin à se nier lui-même, exempt de tout faux-semblant, antimimétique. Un tel être n'imiterait, à l'exclusion de toute autre, que ses caractéristiques les plus spécifiques, radiographiées dans leurs moindres détails. Mais quel intérêt alors. Mon grand-père fut peut-être cet homme-là durant les dix dernières années de sa vie. On se lasse au bout d'un moment de ce qui nous donne du plaisir, les variations sont épuisées. La peau tendue luisait sur son front osseux, de grosses veines saillaient, sinueuses au-dessus des tempes, sur ses deux mains. Ces veines m'émerveillaient. Déjà, tout petit, j'étais très préoccupé par leur dessin et leur fonction ; cela me répugnait à vrai dire. J'osais à peine imaginer tout ce qu'il pouvait se passer dans l'organisme, sous le derme, dans les veines, le cœur, l'aine, les poumons, les intestins, ce fonctionnement régulier me faisait frémir, la

constance miraculeuse de ces fonctions frissonner, et ce frisson m'attirait excessivement. Je devais me méfier de la fascination pour l'organique, qui peut vous aspirer dans sa spirale ; dans notre famille, il n'était pas concevable d'emprunter la voie romantique de la fascination de soi. Cherche avec tes doigts, doucement, essaie de trouver les battements du cœur. Nous prenions notre pouls, grand-père et moi, émerveillés. Avec ce truc du battement de cœur, il parvenait habilement à détourner mon attention, en me faisant prendre le pouls avec sa montre de gousset, le tic-tac à peine audible à mon oreille et la pulsation en rythme. Nous regardions la petite aiguille, nous comptions les battements de cœur, jusqu'à ce que je reprenne mon calme. Nous avions du mal à trouver mon artère. C'est ainsi que je dus apprendre à compter jusqu'à dix, sur mon artère ou sur celle de mon grand-père ; cesser l'escalade, redescendre, ouvrir les soupapes au plus vite, laisser échapper la pression. Il ne me permettait pas toujours de le faire, mais on pouvait déplacer légèrement sous la peau de ses tempes les veines noueuses, qui reprenaient ensuite d'elles-mêmes, mais très lentement, leur place initiale.

C'était un piège pour mon grand-père, obligé d'inventer un nouveau jeu pour se soustraire à la corvée du premier.

Lui ne jouait pas aux cartes ni aux échecs, et quand ils nous emmenaient à Göd au bord du Danube, au fameux Nid de Göd, le centre de vacances du club ouvrier de culture physique, dans la petite maison en bois que mes grands-parents avaient achetée avec des amis et qu'ils appelaient pour rire la villa Tauber, comme l'affichait l'écriteau que ces amis s'étaient amusés à visser un jour sur la façade du cabanon monté sur pilotis, où tous les après-midi se passaient à jouer au volley avec les jeunes, grand-père restait assis dans son costume de bain 1900, avec ce sourire bien à lui toujours aux lèvres, observant les autres depuis la terrasse en bois ombragée par une treille.

Il ne les rejoignait que rarement pour aller nager.

Censés préserver le cabanon des crues du fleuve, les pilotis en faisaient une véritable caisse de résonance. Tout s'entendait au moindre geste, craquait et résonnait, et comme des maisons semblables s'alignaient tout le long du fleuve, la rive tambourinait ainsi du point du jour jusqu'à la nuit.

On n'allait pas nager mais faire trempette, disaient-ils.

On a fait trempette.

Ils remontaient la rive côté Vác sur un sentier parmi les taillis de saules, puis se laissaient ramener en arrière par le courant languide, se contentant de quelques brasses. Ils bavardaient ce faisant d'une voix forte et tranquille à la surface de l'eau bosselée de soleil ; l'eau emportait leurs voix, comme elle emportait les tambourinades des cabanons.

La rive d'en face renvoyait les sons.

On s'est laissés glisser, disaient-ils.

C'est pourtant lui qui m'apprit à jouer au mikado un après-midi d'hiver. Peut-être était-ce le seul jeu qui l'intéressait. Laisser échapper d'entre nos paumes les bâtonnets dont les rayures indiquaient la valeur, le mandarin, le bonze, le samouraï et le coolie, puis, un par un, les extraire de l'enchevêtrement à l'aide de deux autres bâtonnets, les faire rouler si doucement, les relever en appuyant le doigt sur leur extrémité pointue ou les retirer en serrant les deux pointes entre deux doigts sans que les autres bâtonnets s'en ressentent, sans que le changement les fasse ne serait-ce que tressaillir. Il ne s'agissait pas seulement de voir, mais pratiquement de détecter à l'avance la position du bâtonnet dans la mêlée. Veiller à notre respiration même, pour que l'opération réussisse à coup sûr. C'est encore lui qui m'apprit que, pour retenir correctement sa respiration, il faut d'abord vider l'air qu'on a dans les poumons, sans quoi l'effort risque de vous faire trembler les mains. J'eus de nouveau à m'en convaincre en m'initiant à la photographie une quinzaine d'années plus tard, lorsque des temps longs d'exposition étaient nécessaires, appareil en main, sans pied ni appui d'aucune sorte.

Tiens donc, mais je connais déjà cette règle.

C'est lui encore qui m'apprit à jouer aux dominos. Deux jeux calmes, apparemment.

Il supportait un temps sans rien dire, finissant même, pour que je retrouve mon calme, par supporter le plus absorbant des jeux qui consistait à me laisser m'amuser avec ses veines. Je ne m'arrêtais, chaque fois, que parce que tout son être exprimait la désapprobation.

Il se tenait droit avec une inclinaison modeste, presque timide, de la tête, il inclinait la tête devant le monde quand il était debout, il inclinait aussi la tête quand il était assis,

comme pour signifier en permanence que, non, il ne souhaitait en aucun cas avoir le dernier mot, il ne voulait même pas avoir raison en quoi que ce soit, et pourtant je ne dirais pas que mon grand-père était un homme accommodant ; ce sourire conciliant, c'était plutôt à lui-même qu'il l'adressait, sous sa moustache épaisse taillée avec soin, derrière ses vieilles lunettes cerclées de métal. Il me semble aujourd'hui que ce sourire rassurant procédait en fait de son intransigeance. Sa patience s'adossait à ce sourire imperturbable, grâce à lui, elle n'arrivait jamais à bout. Il avait une aptitude merveilleuse à rester étendu sur le dos, solitaire, dans l'herbe ou sur un lit, sur le gravier légèrement humide des berges, dans le hamac tendu à l'ombre mouvante des acacias de Göd ou de Dömsöd, entre les saules ou les peupliers des berges. Jaloux, j'essayais de l'imiter, un pied croisé sur l'autre, les deux mains sur la poitrine, comme jointes en prière. Il donnait toujours l'impression de méditer avec grâce et légèreté sur des choses graves, raison pour laquelle nous ne devions le déranger sous aucun prétexte. Cinquante ans avaient passé lorsque je m'aperçus que j'aimais moi aussi, depuis un certain temps, m'allonger sur le dos en plein air. Il s'endormait parfois dans sa méditation, ce qui m'arrive aussi, et quand il restait étendu assez longtemps, un sourire limpide aux lèvres, sa respiration asthmatique s'apaisait. C'était peut-être aussi simple que ça. Dans cette position, il pouvait enfin respirer sans encombre. Il souriait même en travaillant, ôtant alors ses lunettes cerclées de métal sans lesquelles son visage paraissait nu, étranger, vulnérable ; il se penchait sur son travail, une loupe calée dans l'orbite ou une loupe plus puissante à la main. Cette loupe Rodenstock à grossissement  $\times 6$ , détachable de son socle, est l'unique objet que j'ai hérité de lui ; il en avait toute une série. Son travail consistait au fond à s'occuper de détails invisibles à l'œil nu. Seule la flamme d'un bec Bunsen, aussi fine qu'une aiguille, dansait et chuintait à proximité immédiate de sa tête. Je dus passer des heures à ses côtés, perché en haut d'un tabouret dans l'atelier de sa sœur aînée, rue Holló, des heures, dis-je aujourd'hui, rien n'est moins sûr, mais une demi-heure, quarante minutes sans aucun doute, avant que quelqu'un ne vienne me chercher. Grand-mère par exemple, la mère de ma mère, Cecília Nussbaum, l'atelier se trouvant sur son trajet

pour le marché couvert de la place Klauzál encore à moitié en ruine, je me demande d'ailleurs bien pourquoi, puisqu'elle fréquentait plutôt le marché de la place Garay. Elle y avait sa marchande des quatre-saisons. Son boucher casher. Je me souviens en revanche précisément du petit matin en ville, des rues fraîchement arrosées, du panier plein à craquer rapporté à grand-peine de la place Klauzál. La manière dont elle nous jouait, à nous et à elle aussi sans doute, le drame terrible du panier plein à craquer rapporté de la place Klauzál. Ou bien mon père qui travaillait au cinquième étage lumineux d'un vaste immeuble d'une rue voisine ; on me laissait en attendant observer à loisir tout ce à quoi mon grand-père employait son savoir-faire. Je devais seulement veiller à ne pas tomber du grand tabouret et à ne rien déplacer. Dans les brefs souvenirs tapés à la machine où il s'efforça de consigner tout, absolument tout ce qu'il pouvait sur notre mère disparue, mon père s'adressait à ses deux fils avant de partir à son tour, il avait dû en décider ainsi des mois auparavant, je m'en vais étant l'expression pudique qu'il utilisait dans sa lettre d'adieu rédigée à l'avance, avant de m'en aller, mais ses notes s'interrompaient soudain au beau milieu d'une phrase. Au moment sans doute où il prit la décision irrévocable de nous emmener avec lui. Emmener, c'était aussi son expression. Pardonnez-moi, mais je dois les emmener avec moi. Voilà ce qu'il avait écrit dans le texte principal de la lettre d'adieu, sans doute rédigée longtemps avant les phrases assez décousues qu'il nous destinait à tous les deux. Au-dessus de mon petit frère endormi, le pistolet à la main, il n'avait pas pu tirer. C'est ce qu'il écrivait ensuite dans son post-scriptum. En commençant par moi, il aurait peut-être réussi.

S'il s'était interrompu au beau milieu d'une phrase, c'était peut-être aussi parce qu'il avait pris conscience du caractère vain de son entreprise, tracer le portrait de quelqu'un qui avait agi, même modestement, en dehors de la sphère familiale, mais dont les actes étaient diminués non seulement par la marche de l'histoire, mais aussi par la tentative maladroite de les représenter à une échelle plus petite que la réalité. Alors qu'il aurait voulu écrire et nous léguer au moins une ébauche du récit des hauts faits de notre mère. Sans doute avait-il pris ces notes dans l'espoir que quelqu'un, un jour, se

chargerait d'écrire ce récit héroïque. Mais notre mère n'était pas une héroïne. Les préceptes familiaux interdisaient toute fanfaronnade et réprouvaient les postures, aussi bien de héros que de victime. S'il fallait se montrer héroïque, c'était seulement dans la discipline qu'on s'imposait. Fais ce que tu as à faire, mais pas pour obtenir la reconnaissance de quiconque. Comme il l'écrivait dans le texte principal de sa lettre d'adieu, il ne nous laissait sur les bras de personne. Pour qui écrivait-il alors, pourquoi rapportait-il les modestes faits et gestes de son épouse décédée à ses deux fils, Péter et Pál, qu'il devait finalement emmener avec lui pour que leur existence ne reste à la charge de personne. Dans ses notes interrompues, il situe en tout cas l'atelier de mon grand-père rue Dob.

Il peut d'ailleurs tout à fait s'être trouvé rue Dob les années précédentes, avant le siège, mais c'est bien rue Holló que je me rendais quant à moi dans les années qui suivirent. Mes souvenirs situent plutôt rue Dob l'atelier de cet orfèvre chez qui ma grand-mère, jeune fille, avait travaillé en tant que polisseuse. Elle me montra à l'occasion d'une de ces courses exceptionnelles place Klauzál l'endroit où mon grand-père et elle s'étaient connus. Ces deux rues sont au cœur du cœur de la ville. J'eus ensuite matière à réfléchir à ce qu'il se serait passé si mes grands-parents ne s'étaient pas rencontrés, si ma mère, qui ne serait pas née alors, n'avait pas rencontré mon père, et à ce que tout cela aurait pu donner. J'étais bien en peine de le dire. Ai-je vraiment, de toute ma vie, réfléchi à autre chose. Cette réflexion-là, en tout cas, ne m'a jamais quitté, creusant au contraire en moi ses sillons. La rue Holló était une petite rue étroite et sombre d'où l'on voyait à peine le ciel. Il y a quelques jours, j'ai fait un détour pour la revoir et essayer d'y retrouver l'immeuble. Elle n'est pas si étroite que ça. Ni si sombre. J'en conservais un souvenir différent de ce qu'elle est maintenant ou de ce qu'elle est devenue, mais je suis sûr que l'immeuble se trouvait au numéro 1, rue Holló, c'est du moins ce bâtiment que mes souvenirs identifièrent le plus sûrement. L'atelier ne donnait pas sur la rue mais sur la cour. On entrait et, sitôt à l'intérieur d'un sas aveugle, la porte se refermait d'elle-même dans votre dos, tout doucement. Une fois qu'elle était refermée, on ne pouvait plus sortir car cette porte n'avait pas de poignée à l'intérieur. Ce qui devint un

élément central de mes cauchemars récurrents. Il fallait sonner à une autre porte, sans poignée non plus, mais à travers le verre dépoli de laquelle on devinait le calme de l'atelier. Je ne parviens malheureusement pas à me rappeler combien de fois mon grand-père m'amena avec lui rue Holló, deux ou trois fois peut-être, pas plus. La première fois son nom même, rue du Corbeau, m'étonna, cette rue de toute façon réservait des surprises. Pendant un siècle au moins, la rue Holló fut la rue des orfèvres. J'ignorais encore que le corbeau était un grand oiseau, grand-père me l'expliqua dans son atelier à voix très basse, il faisait le corbeau, claquait, croassait, imitait sa tête avec sa main, et c'est peut-être à cause du plumage noir et luisant du corbeau que je me figurais cette rue sombre pendant des années, il saute comme ça, tu vois, et tient une bague dans son bec sur les armoiries du roi Mátyás. Nous dessinâmes le corbeau. La bague en or dans son bec. Les armoiries de Mátyás, le roi juste. Le corbeau jacassait. J'ignorais ce qu'était un roi juste. Il y avait tant de choses dont je n'avais pas la moindre idée. Le silence régnait dans l'atelier, je ne devais pas parler trop fort. Et on ne chuchotait pas. S'ils devaient absolument se parler, ils le faisaient à voix basse, mesurée, signifiant qu'il ne s'agissait pas de dissimuler quoi que ce soit aux autres, mais au contraire manifester l'attention qu'ils se témoignaient. L'importance de ne pas avoir de secret, que tout se passe au vu et au su des autres, venait, je suppose, de la valeur des objets qu'ils façonnaient. La défiance devait être leur cauchemar. Tout autant qu'une confiance mal placée. Impossible en effet de hausser le ton pour mettre quelqu'un dehors tant ils devaient veiller à leurs moindres gestes. Un mot plus haut que l'autre et l'outil a vite fait de vous glisser des mains. Ils étaient quatre à travailler dans cet atelier, le maître et ses trois aides, chacun courbé sur son établi, tous des hommes, leur silence n'abritant rien d'autre que le chuintement de la flamme, fine comme une aiguille, du bec Bunsen. Leur atelier donnait sur la cour. D'où ne filtraient à l'intérieur que les bruits les plus forts.

Des tapis qu'on battait. Le concierge nettoyant la cour au jet d'eau, il l'inondait carrément avant de la balayer. Sur les coursives à l'étage et dans la cage de l'escalier de service, des enfants se couraient après, porte claquée, fenêtre qui s'ouvre.

De minuscules objets, voilà ce que mon grand-père fabriquait ou réparait, des pièces de bijoux vraisemblablement, aiguilles ou fermoirs brisés, armatures déformées. Mon grand-père montait des bijoux. Il rétrécissait ou agrandissait le diamètre de bagues, remplaçait les pierres précieuses perdues ou tombées d'un sautoir. Pierre précieuse était un de ces grands mots, de ces nouveaux mots provenant de l'atelier comme gemme, sertissure, sautoir et surtout pierre semi-précieuse. Demi-vérité. C'était un mot que j'entendais souvent à la maison, lesté d'un mépris unanime. Et des années durant, je ne parvins pas vraiment à comprendre la moitié de quoi ce mot désignait. Ni que les diamants étaient précieux tout court, eux. Les diamants ou brillants. Certaines personnes disent brillants, mais nous, non. Grand-père employait néanmoins les deux termes, tantôt diamant, tantôt brillant. Il devait savoir, c'était son métier après tout. Regarde, là par contre, c'est une pierre semi-précieuse. Il extrayait pour moi au bout d'une pince une des pierres qui reposaient dans de longs écrins doublés de velours. Ces pierres-là ne semblaient pourtant pas avoir une moitié vraie et l'autre fausse. Il n'y a pas la moitié de vrai dans ce que tu dis. Ce qui était encore autre chose qu'une demi-vérité. Toute la vérité, disaient-ils encore, et je ne comprenais pas non plus. La mémoire retient aussi ce qu'on a peine à comprendre des années durant, ou ce qu'une vie entière n'aura pas suffi à éclaircir tout à fait. Pierre semi-précieuse était un long syntagme, bien rythmé par ses *i* et ses *e*. Sertissure aussi, alors que je trouvais à châssis une sonorité plate, c'était un mot de basse plaine. Un sentiment d'étrangeté et une certaine défiance m'envahissaient à la vue des pierres dont seule la moitié visible était taillée, polie. Ce qui en faisait des pierres semi-précieuses. La pierre déposée tout platement et enchâssée à l'intérieur du mot. Grand-père ou un de ses aides se levaient parfois, un petit plateau à la main supportant un plus petit objet encore que l'autre examinait, soit dans sa paume, soit en le plaçant devant la loupe calée dans son orbite. Ils devaient bien voir ce qu'il y avait de précieux dans la pierre, quelle moitié était fausse et ce qui la distinguait de la vraie. Avars de mots, ils délibéraient là aussi muettement, se comprenant par gestes à peine perceptibles, légers hochements de tête et quelques syllabes. La mémoire retient sans distinction l'élucidé

et le non-élucidé, catégorie que l'esprit ne minore pas, bien au contraire. Je ne me souviens plus, étrangement, de ces aides, seulement de leurs places respectives à l'atelier, mais pas de leur visage, ni de leur silhouette, ni de leur âge. Je me souviens du lieu physique qu'ils occupaient, c'est-à-dire de leur place entre les différentes sources de lumière, et de la luminosité. Il faisait assez clair dans cette grande pièce aux fenêtres hautes, dont seuls les carreaux supérieurs étaient transparents, tous les autres en verre teinté mat, les embrasures profondes montant jusqu'au plafond ; les immenses volets de bois à l'intérieur pouvaient y être repliés ou au contraire déployés quand la lumière se déversait trop directement, ce dont je déduis aujourd'hui qu'il devait s'agir d'un bâtiment de l'époque classiciste aux maçonneries épaisses.

C'est donc en me lançant sur les traces de mes souvenirs que je tombai sur ce bâtiment classiciste, construit dans le style caractéristique du centre-ville de Pest, sobre et presque austère, dont la stricte symétrie évoque l'architecture des casernes. Cette strate architecturale est ici la plus ancienne et range Pest dans la catégorie des villes nouvelles, à la différence de Buda, la vieille ville gothique et baroque. Je suis, quant à moi, natif de Pest.

Sous une loupe montée sur un support articulé, de puissantes lampes à incandescence éclairaient moins l'établi que l'ouvrage lui-même. Tous tournaient le dos à la lumière naturelle. Grand-père travaillait avec des instruments minuscules, petite lime, petit trébuchet en cuivre qu'on recouvrait d'une cloche de verre pour éviter que le moindre grain de poussière ne se dépose sur ses plateaux, et ces instruments se trouvaient à différents endroits de l'atelier, pincettes, petite scie, petit étau, petite meule, mortiers miniatures, moules, creusets, pots à long manche de toutes tailles dans lesquels il rapportait du four rougeoyant au fond de l'atelier le plomb, le zinc, les métaux précieux en fusion, l'or peut-être, le platine, je ne sais pas, il travaillait avec des tenailles, toute une gamme de ciseaux, des pincettes en nickel à manche de bois lui permettant d'assouplir les fils d'or ou d'argent au-dessus de la flamme qui sifflait tant et plus ; tel était le métier d'orfèvre. À l'époque, certains d'entre eux travaillaient essentiellement les pièces d'argenterie, les petites coupelles de baptême dont on dorait

l'intérieur, les tabatières, les saucières dont la panse était également dorée, les services de table complets avec tous leurs accessoires, comme on disait alors, et il en fallait beaucoup dans une bonne maison, des chandeliers, des ronds de serviette, des plateaux et toutes sortes d'ustensiles pensés pour un service parfait, pincettes, pinces, fourchettes à rôti, plateaux de fruits à étages, carafes, salières en cristal ouvragé, certaines pour le sel de table, d'autres pour les sels de pâmoison, petits paniers en fil d'argent tressé de différentes formes, pour le pain et pour les viennoiseries, cendriers, éteignoirs, rince-doigts, coupes pour laver les fruits, et ainsi de suite. Le sourire que mon grand-père s'adressait exprimait-il la joie que lui procurait l'ouvrage, était-il une manière de diminuer la tension due à la concentration soutenue avec laquelle il travaillait. Je me demande de quelles autres considérations, de quelles autres dispositions procédait ce sourire qui l'accompagna tout au long de cette imperturbable vie d'orfèvre.

Il en allait ainsi dans toute la ville, à travers tout le pays, sur tout le territoire royal et impérial. Les douze coups de midi donnaient le signal pour le déjeuner du dimanche. La soupe devait être brûlante et fumer sur la table. Un homme digne de ce nom, comme le voulait la coutume, ne pouvait tolérer que sa femme serve une soupe tiède. Le repas était sur la table chez mes grands-parents maternels, servi chez mes grands-parents paternels. C'est servi. *Zum Tisch*. Les phrases prononcées en langue étrangère prenaient un tour ironique ou facétieux. *À table\**. Celui-ci était censé être le dernier appel pour ceux qui faisaient encore la sourde oreille. Mais la soupe brûlante avait beau fumer sur la table de ma grand-mère, qu'était-il advenu de cette Double Monarchie parée de toutes ses provinces héréditaires, avec ses vocables étrangers et les différences de registre et de rang qu'ils dénotaient. Volatilisée. Les hommes avaient perdu deux guerres mondiales et, pour beaucoup, la vie dans ces deux guerres. On aurait été bien en peine de trouver dans cette ville un seul être qui n'y eût pas perdu quelqu'un ou quelque chose. À l'époque de ces déjeuners dominicaux, la ville tentait de survivre tout autour de nous

---

\* Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

avec ses pertes et ses manques, vidée de ses entrailles, prostrée, en ruine. Un immeuble très endommagé s'effondra un jour à grand fracas avec tous ses étages criblés de balles quelque part du côté du Bois de Ville, je me souviens de l'image, du grondement prolongé de manière si caractéristique, du bruit interminable de l'effondrement, et surtout de l'odeur alors que nous marchions avec mon grand-père, peut-être sur l'avenue István, c'était un dimanche, la paix était revenue, l'effondrement se termina comme toujours par un tintement d'éboulis, les gens se précipitèrent dehors en hurlant, et nous nous trouvions alors au milieu du tumulte, nous devions être à la hauteur du Bois de Ville, mais bientôt la poussière nous empêcha de voir ne serait-ce que l'autre côté de la rue. L'odeur précédait toujours la poussière de l'effondrement. Je savais cela, comme tous ceux qui avaient survécu au siège de cette ville. Tout le monde toussait, tout le monde prenait ses jambes à son cou. Le lendemain, c'était dans le journal. Samedi, grand-mère déplaçait le *Népszava* et voilà, je vous l'avais dit, montrait-elle, c'est dans le journal. Se retrouver dans le journal, disait le jargon de Pest. Faire les gros titres, quand il s'agissait de quelqu'un. Je vécus longtemps dans la conviction qu'il en serait toujours ainsi, qu'il pouvait à tout moment en être ainsi, les immeubles s'effondrent et se retrouvent dans le journal à la rubrique faits divers. C'est dans l'ordre des choses. Mais que ton nom ne fasse pas les gros titres, grand Dieu, c'est tout ce que je demande. Ainsi va le monde autour de nous. Elemér a fait les gros titres, et vous voyez. Les moignons des ponts bombardés crèvent les eaux du Danube. Ainsi va ma vie.

Sur les photos de l'époque, je vois ces ponts comme les ailes mutilées d'oiseaux hirsutes, pourtant ils ne m'évoquaient alors ni oiseaux ni ailes mutilées. Je ne pensais pas à la destruction, puisque l'existence était de toute évidence la destruction même. À quoi d'autre un pont pouvait-il ressembler. Tel est le destin des ponts. Il n'y avait rien d'autre à comprendre. Il y a ceux qui les bombardent et ceux qui les construisent, je l'avais bien compris puisque je vis presque sous mes yeux un nouveau pont se construire juste après le siège. Un des lions en pierre du pont des Chaînes resta couché sur le flanc pendant de longues années, au niveau du quai inférieur, sur les gravats du poste de péage et de son piédestal en miettes.

Je préférerais, je l'avoue, le lion gisant sur les gravats à celui qu'ils installèrent à sa place. Les postes de péage ne furent pas reconstruits partout, ni celui du pont des Chaînes ni celui du pont Marguerite, puisque plus personne, depuis la Première Guerre mondiale, ne prélevait de droit de passage.

Pour permettre à leurs troupes de rejoindre Buda en traversant le fleuve, les soldats du génie de l'armée soviétique construisirent d'abord un pont sur pilotis que la débâcle eut tôt fait d'emporter. Au printemps de la même année, dans le tintement et les échos interminables des coups de marteau, ils construisirent un pont flottant qui permettait de rejoindre l'île Marguerite, d'où l'on pouvait ensuite, dans la fange, la bourbe, la boue, dans tout ce que les précédents avaient déjà foulé, à travers le paysage dévasté de la grande fontaine en ruine, des cratères de bombes gelés, des arbres démembrés, rejoindre Buda en empruntant un autre ponton sur le second bras, plus étroit, du Danube. S'il existe une désolation infinie, alors ce bref trajet était et demeure pour moi l'expression même de l'infini et de la désolation. Je crois aujourd'hui me souvenir qu'on ne me portait que rarement. Cela semble pourtant peu probable. Il est plus probable que la marche, dans son universalité, était devenue le lot de tous. Tout le monde marchait, tout le monde allait quelque part. Je me rappelle que je marchais, marchais, et que c'était sans fin. Ma mère me prenait certainement dans ses bras, mon père sur ses épaules, ne serait-ce que pour avancer. Nous possédions pourtant deux voitures d'enfant, le landau et la poussette canne, j'étais fier d'en avoir deux, je me demande d'ailleurs bien pourquoi, on avait dû me dire qu'il y avait de quoi, que d'autres n'en avaient même pas une, pauvres gosses d'ouvriers, même si, sur le terrain accidenté de la guerre, poussette et landau ne pouvaient pas servir à grand-chose d'autre qu'au transport de charges.

Et pour faire sentir l'air du temps, je peux citer tout à trac, à partir du manuscrit daté qu'elle a laissé, ce qu'écrivit ma tante Magda dix ans plus tard, en février 1955, à la demande de la revue littéraire *Irodalmi Újság*, et qui montre comment un adulte de la famille percevait ce que moi, petit garçon, je voyais comme universel. Nous marchions, nous marchions sans arrêt. On m'aurait parfois bien laissé, mais à qui. Dans

les tout premiers jours suivant la fin du siège on m'emmenait partout, tout le monde pouvait enfin se retrouver dans la rue, sortir des caves, tout le monde allait quelque part, transportait quelque chose.

L'air du temps, mais, chère Sarolta, pas question de regarder en l'air à l'époque, nous regardions par terre, nos pieds, écumant la ville de l'un à l'autre de ces groupes de femmes qui se formaient alors, écrit ma tante, cependant je n'ai pas réussi à savoir qui pouvait être Sarolta, peut-être la poétesse Sarolta Lányi, qui l'avait encouragée à rédiger ce texte. En l'absence de moyens de transport, nous nous déplaçons naturellement à pied. Chacun devait absolument veiller à l'endroit où il les posait pour ne pas risquer de marcher sur une mine, de disparaître au fond d'un cratère, de trébucher sur un cadavre ou une carcasse d'animal, ou de se casser le nez, qui sait, sur un piano, une mitrailleuse tombée d'un poste de tir, un pan de mur écroulé, des objets inconnus, incongrus, poursuit ma tante, qui recouvraient désormais les ruines de la ville d'une couche épaisse obstruant les rues et les avenues de naguère. Les périls mortels ne menaçaient pas seulement sous nos pas. Nous devons venir en aide à des mères aux abois, à des nourrissons en état de dénutrition, à des enfants abandonnés. C'était l'époque, l'air que nous respirions et dans lequel les balles claquaient encore. Des unités allemandes maintenaient Pest sous la mitraille en tirant depuis Buda, et même encore depuis certains immeubles de Pest. L'artillerie soviétique répondait. Quand nous approchions trop des positions soviétiques, des soldats furieux nous hurlaient que des bougresses comme nous n'avaient rien à faire là.

Il me fallait bien, moi aussi, marcher, vaincre les obstacles naturels, ne pas me laisser distancer. Je regardais devant moi, on m'avait interdit de regarder ailleurs, et nous évitions les tas de gravats. Ma tante se souvient peut-être mal, mais les archives de la famille témoignent du fait que notre première excursion nous conduisit, aussi bien elle que moi, place Tisza-Kálmán, alors que Buda tirait encore sur Pest. Mes parents venaient d'apprendre que le Parti communiste hongrois avait occupé le siège du Volksbund sur la place Tisza-Kálmán. Je n'ai aucune idée des personnes ni des moyens par lesquels ils surent que leur parti, tombé dans la clandestinité un quart